

Diane Tell

De l'amour et des vagues

Elle voulait être un homme, mais Diane est une louve amoureuse lovée à Biarritz où entre musique, photographie, écriture, projets d'albums, elle invente un art de vivre en harmonie avec la nature du Pays basque et la modernité de nouveaux modes d'expression, le tout entrecoupé d'escapades gourmandes et culturelles vers d'autres ailleurs.

Une voix douce, haut placée, juvénile, celle d'une copine qui, au début des années quatre-vingts, sur une très jolie mélodie ne ressemblant à aucune autre, nous parlait d'amour et de romantisme avec pudeur pour masquer quelques blessures, comme dans les bons vieux blues. Diane Tell passait sur toutes les radios avec son accent légèrement québécois et nous donnait immédiatement la chair de poule surtout que la gamine, à peine vingt ans à l'époque, était sacrément craquante avec son air ingénu, son sourire pétillant, ses beaux yeux verts et ses paroles qui nous assuraient que si elle était un homme, elle nous ferait l'amour sur la plage. Auteur, compositeur, interprète, ce n'était pas chose courante à l'époque pour une femme. Elle sortit sept albums à la suite avant de jouer l'un des rôles principaux dans la comédie musicale *La Légende de Jimmy* de Michel Berger et Luc Plamondon en 1990 avant que Jérôme Savary n'écrive pour elle *Marilyn Montreuil* dont elle assura la composition, au Théâtre National de Chaillot.

Installée au Pays basque depuis 1988, elle revient à l'écriture pour l'album *Désir, plaisir, soupir* sorti en 1995, passe

son brevet de pilote, s'envole pour des causes humanitaires, et en 2005 sort *Popeline*, son dernier album studio. En 2004 elle épouse Pierre Arostéguy, propriétaire à Biarritz de la plus ancienne épicerie familiale de France et passionné de véhicules de collection, elle semble avoir trouvé un enracinement profond au bord de l'océan et si près des montagnes. Nous l'avons rencontrée dans une maison située au Parc d'Hiver où elle vient à peine d'emménager dans un joyeux bric-à-brac d'où émergent des objets fétiches : table de mixage, batterie, guitare, collection de casques de motos, matériel de cuisine ultra professionnel.

— *Durant l'été 2006, tu avais proposé aux auditeurs de France Inter des portraits de femmes aux vies pleines et inspirées, qui n'avaient pas manqué de surprendre sous le titre Les Louves.*

DIANE TELL

Au départ, Les Louves était un projet de concert réunissant sur une même scène des femmes auteurs-compositeurs-interprètes. En 2005, le Zénith de Paris a lancé un appel à projet avec subvention à la clef et le concept Les Louves a remporté le concours. Malgré cela, je ne suis pas parvenue à réunir les conditions nécessaires pour réaliser ce projet. Trop têtue pour laisser tomber, je me suis dit qu'on pourrait faire des Louves autre chose, un sujet d'émission de radio par exemple. Bernard Chereze, alors directeur des programmes sur France Inter, a accepté de me rencontrer pour en discuter. Sa réaction fut très encourageante mais l'affaire n'était pas gagnée d'avance ! Il m'a dit en gros : Diane Tell musicienne parlant chiffon avec d'autres musiciennes, ça va être très ennuyeux mais Diane Tell, auteur compositeur de Si j'étais un homme, allant à la rencontre de femmes qui excellent dans tous les domaines, ça m'intéresse. J'ai travaillé, j'ai écrit, j'ai fait des pilotes, Bernard Chereze m'a fait confiance, m'a entourée d'une très bonne équipe à Inter et je me suis lancée pour 45 inoubliables rencontres.

— *Cela allait de Marie-Line Hanicot, gardienne de prison à Agnès Varda...*

Oui ! mais aussi Catherine Destivelle, Fanny Ardant, Madame Courrèges et ses voitures électriques, Florence Arthaud, et puis des femmes moins connues comme Claire Hivroz, directrice de recherche à l'Inserm (institut Marie Curie) et Elsa Montagnon, ingénieur responsable de la mission Rosetta (une sonde spatiale conçue par l'ESA et lancée vers la comète Churyumov-Gerasimenko autour de laquelle elle se mettra en orbite en 2014!)

— *Tu te rendais chez elles, sur leur lieu de travail ?*

Oui, je pistais mes Louves sur leur territoire. Mais qui dit radio dit pas de caméra, pas d'images, pas d'équipe encombrante ou d'autorisations difficiles à obtenir, c'était simple pour elles de me recevoir toute seule avec mon Nagra dans un espace confidentiel. Et puis, je ne suis pas journaliste, elles n'étaient pas en promo, c'était l'été. Enfin, c'était tout de même une émission France Inter, ce qui rassurait tout le monde sauf moi, très impressionnée ! Sarah Moon m'a reçue chez elle, dans le XIV^e arrondissement de Paris, une maison à l'anglaise élégante et sobre comme cette grande dame de la photo. Sachie Noro, danseuse et chorégraphe aérienne d'origine japonaise, m'a donnée rendez-vous dans un cirque à Nanterre où elle travaille. A l'issue de l'interview, elle a dansé pour moi toute seule, divinement suspendue à un long foulard rouge à cinq mètres du sol. Fanny Ardant a choisi la scène du théâtre où elle jouait une pièce de Marguerite Duras... En fait, la question que je me posais depuis le départ, c'était pourquoi y avait-il si peu de femmes artistes ?

— *Elles commencent à être quand même plus nombreuses qu'au début du siècle dernier !*

Oui, c'est vrai, mais même dans les années 50 elles étaient encore rarissimes



Photographie de Carole Bellaïche



PAUSE DEUX DIANE TELL ENTRETIEN DE CLAUDE NORI

Page ci-contre : autoportrait, Polaroid
 Ci-dessous :
 1. photographie de Gunther
 2. photographie de David Scheinmann

*se termine si je me réfère à ta chanson
 « Si j'étais un homme »...*

Exactement! Cela prouve que j'ai de la suite dans les idées !

—Depuis très longtemps tu pratiques la photographie d'une façon très créative.

J'ai tendance à être créative dans tout ce que je fais. Je ne sais pas tout faire! Je dessine très mal par exemple. Etre créatif c'est tout simplement faire des choix. Avoir un goût pour certaines choses. Le compositeur choisit des notes, l'auteur des mots, le peintre des couleurs, le photographe un cadre, une lumière, un sujet... En faisant ces choix, il exprime ses goûts ou s'exprime tout court. L'artiste fait ses choix avec un truc en plus, un talent que tout le monde ne possède pas. On ne peut pas tous avoir du talent mais on peut tous être créatif. Je n'aime pas beaucoup la technique d'apprentissage mais j'adore le matos ! J'aime travailler avec de bons et beaux outils. Même en cuisine !

—Toi, tu écris et tu composes.

J'ai écrit et composé mes quatre premiers albums ce qui était très rare à l'époque au Québec. Les artistes féminines étaient surtout interprètes. Quand je suis arrivée en France, on ne disait pas que j'écrivais mes chansons, on n'en parlait pas...

À part Véronique Sanson, peu de femmes jouissaient d'une réputation d'auteur-compositeur. Encore aujourd'hui en 2008 on me demande qui a écrit « Si j'étais un homme »? J'ai commencé à écrire des chansons adolescente dans les années soixante-dix, une période extrêmement riche dans beaucoup de styles musicaux. Chez les anglo-saxonnes, il y avait quand même pas mal d'auteurs compositeurs, beaucoup de fortes personnalités, de bons morceaux, et de bons albums. De quoi m'inspirer l'envie de faire mes chansons. Durant mon séjour à Paris au milieu des années 80 j'ai tout de même travaillé avec de très bons auteurs : Boris Bergman, Maryline Desbioles, Françoise Hardy, Maryse Wolinsky. Ce sont de belles rencontres et il en reste j'espère de pas trop vilaines chansons! Depuis quelques années je collabore moins mais je le fais toujours avec plaisir. Sur *Popeline*, je chante deux très jolis textes de Yann Moix et d'Elisa Point.

Le bonheur au Pays basque

—Quand es-tu arrivée au Pays basque?

En 1988, après trois années à Paris et une année de vagabondage, d'hôtels en hôtels, en France, en Angleterre et dans l'océan Indien. Je voulais quitter Paris mais pas la France, vivre dans une région plus calme, avoir plus d'espace. Alors j'ai loué une maison ici.

—Ici, mais pourquoi ? Pourquoi pas la Méditerranée ?

Oui j'ai essayé ! Je suis arrivée à Hyères au mois de mai et puis en juillet, j'ai compris qu'il me fallait repartir ! J'ai pensé à la Bretagne avec l'Angleterre pas bien loin, ça me rappelait trop le Canada... et puis plus au sud il y avait le Pays basque et mon futur mari qui m'attendait !

—Et le surf, tu as essayé ?

Oui, je faisais déjà du windsurf mais sur la côte basque, autant en emporte les vagues ! Enfant j'ai pratiqué le ski, ici l'aviation, la voile avec mon père, des activités qui permettent de pénétrer au cœur de la nature. Vivre en province peut parfois poser problèmes professionnellement mais pour la qualité de vie, la créativité c'est idéal.

—À ce sujet, tu as rencontré d'autres artistes, d'autres créateurs ici ?

Je ne peux pas dire que je sois une personne très mondaine ! Je ne fais pas pour autant les stars ! Même chez les célébrités il y a des gens drôles et intelligents ! Mais les personnes que je fréquente ici sont mes amis avant tout, artistes ou pas.

—Tu as quand même trouvé ici ton Prince charmant !

Oui, c'est clair!

—Cela s'est passé comment?

Pierre était épicier, j'étais cliente et en 2000 nous sommes tout simplement tombés amoureux. Quatre ans plus tard, nous nous sommes mariés à l'église d'Arcangues, la fête a duré quatre jours, c'était un mariage de rêve avec un homme de rêve!



Pour moi la louve est sinon le contraire, mais en tous les cas à l'opposé de la muse. Mais l'un n'empêche pas l'autre! C'est quelqu'un qui prend son destin en main, qui n'a pas peur du monde des hommes et de la solitude...

dans tous les domaines de l'art. Je pensais que peut-être elles ne ressentaient pas le besoin de s'exprimer de cette façon, que peut-être elles ne voyaient leur postérité qu'à travers leurs enfants? Je me suis demandé si l'intérêt des hommes pour l'art ne venait pas du fait que justement ils ne « faisaient » pas d'enfants! Étaient-ils plus forts? Étaient-elles moins douées? Je voulais comprendre ce cloisonnement et en parler avec elles. Mais il n'y a pas que le domaine de l'art où l'on peut créer et s'exprimer. Ces femmes, qui n'étaient pas toutes artistes, avaient construit leur vie, inventé un monde dans lequel elles

étaient uniques. Ca n'a pas été facile pour certaines d'entre elles, mais j'ai remarqué qu'aucune ne se plaignait, au contraire, être une femme pouvait être un atout, comme l'ex-directrice de la PJ Martine Monteil, [nlrd : la seule femme à avoir occupé ces fonctions] m'avouant qu'elle avait été sans doute un peu chouchoutée.

—Pourquoi avoir choisi ce nom : Louve?

La louve est chef de la meute, c'est un animal fidèle, courageux et digne! Contrairement aux muses inspiratrices,

les femmes-louves sont elles même inspirées ! Leur travail ou leur parcours a changé le cours des choses. Mais, la louve c'est aussi le symbole de la naissance de Rome non ?

—Ah oui, la légende de Romulus et Rémus qui sont recueillis et allaités par une louve !

Et puis, dans la Rome Antique, les louves étaient aussi des prostituées... Je me suis passionnée pour le sujet!

—Il s'agit un peu pour toi d'un cycle qui



—Ah la gourmande!

J'aime bien les bonnes choses, les produits authentiques et pour quelqu'un qui vient d'Amérique, je ne suis pas une consommatrice habituée des grandes surfaces! La cuisine est l'art universel par excellence, juste derrière vient la musique. Où que tu ailles, dans les régions les moins favorisées du monde, on y fait la cuisine et on y joue de la musique. Les yeux fermés, tu écoutes et tu goûtes, tu sais immédiatement dans quelle région tu te trouves. La même expérience dans un hôtel 5 étoiles ne donnerait pas grand chose! Les personnes très riches, qu'ils soient d'Asie, de New York ou du Golfe finissent par tous se ressembler. Ils écoutent la même musique, mangent les mêmes plats, portent les mêmes lunettes sur les mêmes visages refaits, ils conduisent les mêmes voitures, parlent des mêmes choses. Bref, tout ça pour dire que dans la boutique Arostéguy ou chez mon poissonnier, là tu es au cœur du pays, et si par miracle il passe un chœur basque comme il arrive parfois d'en voir passer rue Victor Hugo, alors là, pas de doute, tu sais que tu es au Pays basque!



—Tu n'as jamais eu de demandes de la part de musiciens basques pour chanter avec eux?

Il n'y a pas longtemps j'ai travaillé avec Anne Etchegoyen, j'ai composé une musique pour l'une de ses chansons mais ce n'est pas une chanson spécialement basque. J'ai appris Egoak que j'aime bien chanter au Canada en expliquant que si le roi de France avait été d'origine basque, nous parlerions tous le basque au Québec!

—Et de l'autre côté, tu y vas souvent?

Oui, j'aime bien passer la frontière. Santander, Bilbao, les Bardenas, les villages, des lieux communs pour vous qui parlez tous plus ou moins l'espagnol dans le coin, mais pour une canadienne l'Espagne, c'est exotique. J'aime ici le mélange des cultures basque, française et espagnole. J'aime aussi la culture surf qui attire dans la région une certaine jeunesse nonchalante qui semble vivre d'amour et de vagues!

—Tu composes en ce moment?

Pas vraiment. Je n'ai pas de projet d'album de chansons originales. J'apprends un nouveau répertoire de standards de jazz

adaptés par Boris Vian peu de temps avant sa mort en 1959. Bien qu'écrivain, Boris Vian était aussi musicien, directeur artistique et critique de jazz. Ce répertoire somptueux n'a pratiquement pas été enregistré. Je m'y prépare.

—C'est un grand luxe de ne pouvoir faire que les choses qu'on aime.

Les artistes qui vivent de leur art sont très gâtés, c'est une chance de gagner sa vie en pratiquant un métier que l'on aime quel qu'il soit. Aujourd'hui je reconnais que je pourrais difficilement « gagner ma croûte » en faisant quelque chose que je n'aime pas. Ceux qui ne peuvent s'épanouir dans leur travail le font peut-être dans leur vie privée, encore faut-il en avoir le temps et l'énergie. Et puis nous sommes coincés dans un modèle de société qui ne nous encourage pas beaucoup à créer, mais plutôt à consommer toujours plus pour être plus heureux! « Travailler plus pour gagner plus ». Nicolas Sarkozy ne finit pas sa phrase!

Des Pixous gagnants

—En ce moment, tu te penches vers des projets qui mélangent chansons, écriture, photographie et objets multimédias.

J'aimerais pouvoir réunir en un seul projet plusieurs techniques, plusieurs centres d'intérêts, différents moyens d'expression et mettre à contribution mon expérience dans la musique. Aujourd'hui, avec Internet, l'informatique et la numérisation du matériel, les outils à créer ne sont plus les mêmes. Nous vivons une véritable révolution culturelle dont émergera de nouveaux talents. Je ne sais pas trop ce que je vais devenir mais je me passionne pour ce qui va arriver. Ma petite mais heureuse expérience à France Inter m'a donné très envie de réaliser des documentaires, j'adore la radio mais l'image mène le monde, et puis il y a tellement de belles archives à redécouvrir.

—Tu fais souvent appel à de bons photographes pour tes portraits. Est-ce à dire que tu es attentive à ton image?

Oui, parce que j'aime la photo! En dehors du plaisir malgré tout narcissique de poser, j'essaie juste de faire si possible bonne impression! C'est énormément de travail de contrôler son image. Il faut beaucoup s'exposer, c'est un métier,

ça l'est devenu, certaines célébrités en vivent exclusivement. Le fait d'habiter Biarritz ne m'expose pas au choix d'aller ou non dans une soirée parisienne pour être vue. L'éloignement à ses avantages!

—Parlons plutôt de tes « Pixous ». Ce sont des bisous photographiques?

Non! C'est Pixous pour pixels! C'est de la photo fiction, un mariage entre la tradition et la modernité. A l'aide d'une palette graphique et d'un logiciel photo, je retravaille des photographies argentiques en noir et blanc. L'image de départ est l'une de mes photos ou une photo ancienne de famille ou autre... J'y ajoute surtout beaucoup de couleur ou de la matière si on veut. La photo argentique fait déjà partie d'une époque révolue, tout comme nos vieilles méthodes d'enregistrement analogique. Même si j'aime l'informatique et utilise des ordinateurs depuis très longtemps, je n'arrive pas, en photo comme en musique, à abandonner ces techniques traditionnelles plus organiques. Si vous regardez autour de vous, dans cette maison, on retrouve ce même mélange de moderne et d'ancien. Je suis assise sur une banquette ancienne en bois des pays de l'Est, je me fais le film des gens qui ont pu passer du temps à discuter assis là et le nombre de verres de vodka renversés dessus! et puis cette table accolée est italienne, dernier cri et d'un grand designer. C'est comme le E-Solex dessiné par Pininfarina que tu vois dans mon salon et ma vieille Volvo garée dans la rue.

La légende de Jimmy, Marilyn Montreuil...

—Quels souvenirs gardes-tu de ta rencontre avec Michel Berger, cela te paraît-il loin?

La légende de Jimmy et Marilyn Montreuil font partie de mon parcours... C'est trois ans de ma vie et plus de 300 représentations pour les deux spectacles. Ce n'est pas une pause, c'est une tempête mais on ne peut pas dire que cela ait changé ma vie puisque je suis redevenue auteur-compositeur juste après Marilyn. Je ne suis pas très fan de comédies musicales en tant que spectatrice! Je le regrette mais c'est comme ça. Par contre, participer à une telle aventure est une expérience très forte. Pour l'artiste solo que j'étais, faire partie d'une troupe, c'était nouveau et quelle troupe, quelle équipe! Quand on vous propose un rôle



Pixou de Diane d'après une photo d'Alcide Rioche



Pixou de Félix Arostéguy grand-père de Pierre

Pixou d'une Malienne



dans une comédie musicale de Michel Berger et Luc Plamondon, les auteurs du fameux Starmania, avec Jérôme Savary à la mise en scène, que les décors sont de Guy Peellaert et la musique interprétée live par d'excellents musiciens etc., on peut difficilement refuser. Aucun regret, sauf la disparition de Michel qui nous manque beaucoup. Je chante toujours La légende de Jimmy sur scène. Dès ma rencontre avec Jérôme Savary pour Jimmy, il a été question de créer Marilyn Montreuil. Depuis son aventure « Grand Magic Circus » il désirait écrire une version moderne de Certains l'aiment chaud de Billy Wilder avec Marilyn Monroe. Il m'a demandé de composer la musique du spectacle et de jouer le rôle de la petite Marilyn de banlieue qu'il avait imaginé. Quelle confiance de sa part ! Là encore, comment refuser ? Etrangement malgré ces deux expériences, le grand public en France m'associe à Starmania. Un sondage effectué par ma maison de disques il y a une dizaine d'année avance même que pour la majorité des gens, Starmania fut le pic de ma carrière alors que je n'ai jamais chanté une seule chanson de Starmania en public ou en privé de toute ma vie ! Les gens me parlent toujours de Starmania !

—Lorsque nous nous sommes rencontrés, il y a dix ans je t'avais proposé de travailler sur l'idée d'une comédie musicale pour le festival Terre d'Images à Biarritz.

Oui, j'aimais bien cette idée, j'avais commencé à répertorier des chansons où l'on parle de photo comme *Si la photo est bonne* de Barbara, ou encore *Une photo, vieille photo de ma jeunesse* de Charles Trenet et les frères Jacques. Cela m'aurait bien plu de mélanger concerts et installations visuelles.

—Mais, ce n'est sans doute que partie remise. Je voudrais qu'on parle de ton engagement humanitaire.

J'ai travaillé avec Air Solidarité et Action de Solidarité internationale (ASI). Pendant quatre ans, je ne me suis consacrée qu'à cela, j'ai du mal à faire plusieurs choses en même temps. L'objectif était de trouver des financements en Europe destinés à soutenir la réalisation par les Africains de microprojets de développement qu'ils avaient eux-mêmes conçus. Puis on allait visiter l'avancement de ces projets en petit avion. J'ai fait quatre voyages dont deux en tant que pilote avec Gabriel Dartaguiette.

—Mais comment est née ta passion pour l'aéronautique ?

J'ai toujours aimé l'aviation mais n'avais jamais piloté jusqu'à mon baptême de l'air ici même à Biarritz. A peine revenue de ce premier vol en double commande, j'ai eu envie d'apprendre à voler mais il me fallait trouver une motivation supplémentaire. Voler d'accord mais pour quoi faire ? Pour aller où ? Gabriel Dartaguiette, instructeur et contrôleur aérien à Biarritz m'a parlé d'Air Solidarité, un rallye en Afrique à vocation humanitaire. Sans plus attendre, j'ai commencé mon apprentissage, 9 mois plus tard j'étais brevetée et en octobre 96, Gabriel et moi nous sommes envolés pour un premier périple en Afrique. Durant ma formation, j'ai aussi survolé le grand sud-ouest et une partie de l'Espagne. Avec Pierre et toute une bande d'amis, nous organisons aussi des rallyes de voitures anciennes, le Txiki tour par exemple. En juin, nous partons pour un Moto Tour à la découverte de Picos de Europa, de Santander et des environs. On va bien rigoler !

—J'ai lu sur ton site un très beau texte du philosophe et écrivain Frédéric Schiøer « Lettre à Diane » où il avoue que tu étais son crooner préféré, il fait partie des gens qu'on aime bien ici.

Venant de lui, c'est un sacré compliment ! J'ai rencontré Frédéric au Bookstore de Biarritz et j'ai dévoré tous les livres publiés par sa propre maison d'édition *Distance*, les siens, dont sa *Lettre sur l'élégance*⁽¹⁾ que j'apprécie beaucoup mais aussi ceux des écrivains qu'il aime et qu'il a publiés. Il m'a fait découvrir Clément Rosset, un écrivain philosophe qui comme lui travaille en profondeur la légèreté, à moins que ce ne soit le contraire !

Sur ces considérations qui nous portèrent à bavarder encore et encore en dégustant un rarissime thé vert et des pruneaux de l'épicerie désormais familiale, je pensais que Diane aussi possédait cette élégance rare de demeurer simple et joyeuse, toujours pétillante malgré la pluie fine et tendue qui au dehors faisait des claquettes sur les traces d'un autre crooner, mais toulousain lui.

WWW.DIANETELL.COM
WWW.THEWORKSHOP.FR
WWW.AROSTEGUY.COM

⁽¹⁾ *Lettre sur l'élégance*, Frédéric Schiøer, Editions Distance, 1988. Réed. sous le titre *Métaphysique du frimeur*, Milan, 2004



Pixou de Diane d'après une photo de Laurent Abad

En Marilyn Montreuil durant une séance photo avec Ian Patrick

